HAL
open science

Quand l'ethnographie défie l'anthropologie. Le tournant manqué du Musée d'Ethnographie du Trocadéro

Fabrice Grognet

To cite this version:

Fabrice Grognet. Quand l'ethnographie défie l'anthropologie. Le tournant manqué du Musée d'Ethnographie du Trocadéro. 1913. La recomposition de la science de l'Homme, LAHIC/ Ministère de la Culture, 2015, Les Carnets de Bérose. hal-01880499

HAL Id: hal-01880499

https://hal.science/hal-01880499v1

Submitted on 24 Sep 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

HAL
archives-ouvertes.fr

Quand l'ethnographie défie l'anthropologie. Le tournant manqué du Musée d'Ethnographie du Trocadéro

Fabrice Grognet

To cite this version:

Fabrice Grognet. Quand l'ethnographie défie l'anthropologie. Le tournant manqué du Musée d'Ethnographie du Trocadéro. 1913. La recomposition de la science de l'Homme, LAHIC/ Ministère de la Culture, 2015, Les Carnets de Bérose. <hal-01880499>

HAL Id: hal-01880499

https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01880499

Submitted on 24 Sep 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

1913 La recomposition de la science de l'Homme

Sous la direction de Christine Laurière

7

Les Carnets de Bérose

Copyright 2015
Lahic / Ministère de la Culture, direction générale des Patrimoines, département pilotage de la recherche et de la politique scientifique
ISSN 2266-1964

Illustration de couverture : August Macke, Femme à la veste jaune, 1913, Ulmer Museum, cliché Bernd Kegler, Ulm.

Fabrication de l'édition électronique : Martin Monferran

1913
La recomposition de la science de l'Homme

Sous la direction de
Christine Laurière

Les Carnets de Bérose

7

Lahic / DPRPS-Direction des patrimoines – 2015

Sommaire

Pourquoi 1913 ? Avant-propos 6
Daniel Fabre

1913, la recomposition de la science de l'homme. Introduction 13
Christine Laurière

Première partie
L'effervescence institutionnelle des années 1910

Entre sciences de l'homme et sciences de la nature. Reconfigurations intellectuelles de la préhistoire à la veille de la Première Guerre mondiale 40
Nathalie Richard

La création de l'Institut de paléontologie humaine en 1910. Une étape de la recomposition de la science de l'Homme 52
Arnaud Hurel

Quand l'ethnographie défie l'anthropologie. Le tournant manqué du Musée d'Ethnographie du Trocadéro 64
Fabrice Grognet

L'Institut français d'anthropologie (1910-1958), un long fleuve tranquille ? Vie et mort d'une société savante au service de l'ethnologie 89
Christine Laurière

Deuxième partie
Du côté de l'anthropologie physique

Une science coloniale inutile ? Pratiques anthropométriques et colonisation au début du xxe siècle 112
Emmanuelle Sibeud

Réflexions sur la décadence de la Société d'anthropologie de Paris 132
Jean-Claude Wartelle

Troisième partie

Du côté des durkheimiens

Henri Hubert et les perspectives sociologiques mises en œuvre au musée des Antiquités nationales 144
Christine Lorre

Mentalité primitive et préparation de l'imprévisible. L'engagement jaurésien de Lévy-Bruhl pendant la guerre 156
Frédéric Keck

Sociologie et linguistique. Penser la relation entre langue et société 167
Jean-François Bert

Quatrième partie

Penser les religions primitives

Le totémisme hier. Obsessions naïves d'un débat anthropologique 178
Frederico Delgado Rosa

Science de l'Homme ou « Science de Dieu » ? Révélation primitive et formes élémentaires du religieux 196
André Mary

Émile Durkheim, Sigmund Freud, Rudolf Otto. Dialogues sur l'altérité 223
Marcello Massenzio

Bibliographie générale 235
Les auteurs 258

Quand l'ethnographie défie l'anthropologie

Le tournant manqué du Musée d'Ethnographie du Trocadéro

Fabrice Grognet

Au début du XXe siècle, le Musée d'Ethnographie du Trocadéro (MET) est à la croisée des chemins. Passée la ferveur qui a accompagné son inauguration en 1882, le MET tombe en désuétude. Après la démission en 1906 d'Ernest-Théodore Hamy (1842-1908), son artisan principal et premier directeur, le MET, souffrant de manière criante du manque de crédits accordés par le ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, devient l'enjeu d'une confrontation entre deux façons d'envisager ce que doivent être conjointement l'ethnographie et son musée, sur fond de gestion de l'empire colonial français et de réformes institutionnelles de la « science de l'homme ».

Quel avenir se dessine-t-il pour « l'affreux[1] » musée du Trocadéro, destiné originellement à présenter « l'histoire des mœurs et des coutumes des peuples de tous les âges[2] », mais aussi théâtre en 1907 de la découverte de « l'Art nègre » par Pablo Picasso, déclic inattendu de la réinvention de l'art occidental ? Qu'est-ce qui, de la description des « races », liée à l'histoire naturelle de l'homme institutionnalisée au Muséum national, ou de l'étude des faits culturels dégagée de la tutelle de la sociologie durkheimienne, retiendra l'attention des politiques pour exprimer ce que doit-être l'ethnographie en ce début de siècle ? Qui succèdera finalement à Ernest-Théodore Hamy et réussira à transformer un musée qui, victime de défauts structurels, voire d'ambiguïtés initiales, paraît être devenu au fil des années « une honte nationale[3] » ?

Des débuts prometteurs au déclin inexorable du MET

Au moment de son ouverture en avril 1882[4], le MET concrétise un projet vieux de près de quatre-vingts ans qui prolonge l'existence du « Muséum provisoire des missions scientifiques », ouvert pendant l'Exposition universelle de 1878. Il rencontre alors tant la curiosité du public que l'enthousiasme des scientifiques. À cet instant, où l'on compte plus de 4 000 visiteurs certains jours[5], l'ethnographie

devient « assurément la plus pittoresque[6] » des sciences anthropologiques, notamment grâce aux mannequins de plâtre qui complètent la scénographie des objets exposés :

> Des statues très nombreuses nous montrent des hommes de chaque peuple, avec leur physionomie propre, et avec leur costume authentique [...] le visage, la couleur des cheveux, celle des yeux, la couleur très exacte du teint, la longueur des membres, les moindres détails du vêtement enfin, ont été soigneusement colligés d'après des documents d'une incontestable véracité[7].

Si le MET tient alors « un rang honorable[8] », notamment vis-à-vis d'autres institutions parisiennes de renom comme le Muséum national, il s'enfonce toutefois peu à peu dans le marasme au début des années 1890. Les crédits et personnels qui lui sont alloués, déjà insuffisants pour assurer le travail de catalogage, d'étiquetage et de présentation des premières collections, deviennent dérisoires au regard des nouveaux arrivages[9]. Par ailleurs, les mannequins, qui ont largement contribué au succès du musée à ses débuts, commencent à faire pâle figure face aux « exhibitions ethnographiques[10] », où les représentants des différentes « races » supposées sont présentés au cours de spectacles itinérants dans les villes européennes. On lui reproche également son manque de didactisme et de lien avec l'entreprise coloniale, alors que cette dernière constitue désormais un enjeu majeur de la République. Et certains vont même jusqu'à dénoncer « les abus du régime des Musées[11] » qu'il incarne, soit le fourvoiement d'une anthropologie basée sur la collecte de ce qui est en train de disparaître et sur la mise en collection du monde plutôt que sa préservation *in situ.* Moins de vingt ans après son ouverture triomphale, l'utilité sociale et scientifique du MET est mise sur la sellette.

Pourtant Ernest-Théodore Hamy et le journaliste et géologue converti à l'anthropologie, Armand Landrin, les deux premiers conservateurs, n'ont pas manqué d'élaborer des propositions pour améliorer la situation et le rôle tenu par leur musée, destiné avant tout à centraliser et classer les collections héritées des institutions où l'ethnographie occupait une position subalterne et encore celles qui arrivent au gré des missions mandatées par le ministère de l'Instruction publique.

Avant même l'ouverture du MET, Landrin tente ainsi d'établir en 1881 un pont entre le musée, conservatoire de collections, tel qu'il a été défini et les voyageurs susceptibles de rapporter des objets et des informations depuis les colonies, en proposant de créer une « École des missions[12] ». Mais, « alors qu'il est modeste dans ses objectifs (préparer les voyageurs par des cours pratiques) comme dans ses besoins financiers[13] », son projet est rejeté. De son côté, Hamy, mesurant la tâche restant à accomplir pour établir le MET sur le modèle du Muséum national, tente de créer un réseau d'échanges avec la communauté scientifique, les musées étrangers et les voyageurs, par l'entremise de la *Revue*

d'ethnographie, dont le premier numéro est publié en janvier 1882 [14]. Et, soucieux de pallier le manque de financements accordés par l'État, il va jusqu'à fabriquer des vitrines à partir des caisses d'arrivage des collections.

Mais l'enthousiasme des premiers temps cède le pas au fatalisme et au constat d'impuissance. Dès la fin des années 1880, Landrin, cherchant à valoriser le fonds d'ethnographie française dont il est responsable et qu'il ne peut développer au Trocadéro faute de place, propose de créer un inédit « Musée national de la France [15] ». Celui-ci annonce alors une séparation entre le « populaire » et « l'exotique [16] » , la rupture entre le « folklorique » et « l'ethnographique » (au sens le plus courant du terme) et, finalement, la distanciation entre le « peuple français » de métropole et les « races étrangères » des colonies, qui viennent pourtant d'être réunis au Trocadéro depuis 1884 avec la création de la « Salle de France ».

Hamy, quant à lui, après l'arrêt en 1889 de la publication de la *Revue d'ethnographie* témoignant de l'échec de sa tentative d'organiser la recherche ethnographique à partir du musée, devient titulaire de la chaire d'anthropologie du Muséum national en 1892. Il délaisse alors peu à peu le Trocadéro qui s'enfonce dans un profond marasme.

De la crise du musée d'ethnographie du Trocadéro à celle de l'ethnographie française

Excédé par l'état d'abandon dans lequel ses tutelles maintiennent le MET, Armand Landrin décide en novembre 1906 de fermer le musée qui n'a plus de gardiens. La presse relaie le manque criant de moyens qui l'a conduit à ce recours extrême. *Le Matin,* pour sa part, propose de mettre six gardiens rémunérés par le journal à disposition du MET. Mais le règlement du musée – dépendant du ministère de l'Instruction publique – est formel : seuls les sous-officiers rengagés peuvent être admis à ce poste. Landrin se voit ainsi dans l'obligation de décliner l'offre. Face à cette situation, c'est l'incohérence de l'État, accusé de créer des musées sans leur donner les moyens de vivre, que fustige la presse. Du coup celle-ci s'interroge aussi sur l'interdiction faite aux musées de faire payer leurs entrées en vertu de leur rôle « d'instruction pour le peuple », et qui place le MET dans une situation absurde :

> Nos collections les plus précieuses, qui ont été classées, cataloguées, étiquetées, par nos soins, n'ont jamais été vues du public. Il y a par exemple, les salles d'Océanie, de Russie, de Suisse. Dans cette dernière, on a reconstitué un village entier avec mannequins et costumes. Tout cela,

> depuis l'exposition de 1900 – c'est la date de ce cadeau – est défraîchi et tombe en poussière. Quand le public entrera, il verra des ruines [17].

Mais le pire reste à venir. En décembre 1906, Hamy, le chef emblématique de l'anthropologie française depuis la mort d'Armand de Quatrefages et de Paul Broca, démissionne de l'institution qu'il avait eu tant de mal à créer près de trente ans plus tôt, mais dont il s'était déjà éloigné pour se recentrer sur les multiples responsabilités liées à sa chaire d'anthropologie au Muséum [18]. Aussi, depuis les années 1890, Armand Landrin, tout autant désabusé par le sort du musée, est-il bien le gestionnaire au quotidien du Trocadéro.

Pour assurer la succession d'Hamy au Trocadéro, René Verneau semble tout désigné. Il a suivi les cours d'anthropologie préhistorique de Hamy à la Sorbonne, été son assistant quand ce dernier succéda à Quatrefages au Muséum. Enfin, devenu rédacteur en chef de *L'Anthropologie* [19], il le remplaça même pendant les années scolaires 1903-1904 et 1907-1908, ce qui l'installa dans la situation du successeur d'autant plus légitime qu'il donnait également des cours de paléontologie humaine à l'École d'anthropologie depuis 1905.

Pourtant cette succession ne s'effectue pas comme l'espère Hamy. Trois autres candidats envisagent en effet de postuler : Arthur Chervin, Joseph Deniker et Marcel Mauss. En fait, avant même la démission d'Hamy, le Trocadéro focalise déjà certains espoirs de carrière, à l'image de ceux caressés par Arnold Van Gennep. Après la publication de son *Tabou et totémisme à Madagascar* (1904) et alors qu'il assure dorénavant une chronique « Ethnographie, folklore » au *Mercure de France* (depuis 1905), Van Gennep espère en effet pouvoir rejoindre le MET grâce au soutien du député radical-socialiste de la Saône-et-Loire et ministre Fernand Dubief.

Mais, bien que cherchant à réformer l'ethnographie française contre les « ethnographes officiels […] hostiles à l'application des méthodes nouvelles [20] » et à la soustraire à la coupe de l'anthropologie naturaliste [21], il laisse la préséance à son ami [22] de l'École pratique des hautes études (EPHE), Marcel Mauss.

Pour autant, le candidat préféré de Van Gennep (qui ne veut ni de Verneau ni de Chervin) serait bien plutôt Joseph Deniker, une personnalité dont il est proche et qui est reconnue de l'anthropologie française. Bibliothécaire au Muséum national depuis 1888, membre de la Société de géographie, président de la Société d'anthropologie de Paris en 1904, le profil de ce spécialiste des « races asiatiques et européennes » est toutefois atypique dans le cadre du Muséum, s'écartant notamment de la figure

du médecin converti à l'anthropologie[23]. Et même si son ouvrage *Les races et les peuples de la terre. Éléments d'anthropologie et d'ethnographie* (1900) assure sa reconnaissance au sein de la communauté scientifique, sa carrière s'effectue toutefois en marge de la chaire d'anthropologie du Muséum et dans l'ombre de ses titulaires, Hamy et Verneau.

Médecin, directeur de l'Institut des bègues de Paris, Arthur Chervin est quant à lui reconnu en tant que démographe, mais aussi en tant qu'anthropologue (membre à vie de la Société d'anthropologie de Paris depuis 1877 et président en 1901), fidèle à la tradition imposée en son temps par Paul Broca. Membre de l'Association française pour l'avancement des sciences[24], de la Société de géographie, de la Commission des voyages et missions et du Comité des travaux historiques et scientifiques au ministère de l'Instruction publique, co-directeur avec Adrien de Mortillet de la revue *L'Homme préhistorique* (1903), Chervin est également l'un des membres fondateurs de la toute jeune Société préhistorique de France (1904), où l'héritage intellectuel de Gabriel de Mortillet est entretenu, malgré les critiques de Marcellin Boule et René Verneau[25]. Aussi Chervin entretient-il avec Verneau – voire avec les anthropologues du Muséum d'une manière générale – une relation tendue depuis quelques années. Alors que *L'Anthropologie*, dirigée par Verneau et Boule, passe sous silence la création de la nouvelle société savante de préhistoire, les préparatifs du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques de Monaco (1906) sont l'occasion pour Chervin de dénoncer publiquement « l'esprit de coterie » qui anime Hamy et Verneau, respectivement président et secrétaire général du comité d'organisation du Congrès, et la mise à l'écart des membres de la Société préhistorique de France.

Dès lors, *L'Homme préhistorique* devient une tribune propice pour égratigner ponctuellement Verneau, tandis que le troisième volume d'*Anthropologie bolivienne*, publié par Chervin peu de temps après sa candidature au Trocadéro, fournit une preuve supplémentaire du contentieux personnel liant les deux candidats à l'approche ethnographique similaire[26].

Toutefois, plus inquiétante pour Verneau est la candidature de Marcel Mauss. Bénéficiant de l'autorité de l'école durkheimienne[27] et « seul représentant, avec Hamy, de l'enseignement de l'ethnographie en France[28] » , puisque titulaire de la « modeste[29] » chaire « d'histoire des religions des peuples non civilisés » à l'EPHE depuis 1901, Mauss incarne en effet une alternative – certes encore institutionnellement marginale – vis-à-vis de la conception dominante de l'anthropologie naturaliste. En fait, l'ethnographie, soit la « description des croyances, techniques, mœurs des peuples dits sauvages[30] », ne doit plus se cantonner à demeurer une science auxiliaire de l'approche naturaliste globalisante, ni même de la sociologie prônée par son oncle Émile Durkheim[31]. Fondamentalement,

Mauss veut faire de l'ethnographie une science autonome, libre de tout *a priori* méthodologique, pouvant ainsi donner à voir toute la complexité et la singularité des phénomènes culturels, sans qu'aucun schéma comparatiste préalable, qu'aucune recherche de loi, ne contribue à éluder certains faits observables. Aidé en cela par la transformation de l'idéologie coloniale[32] et par le regain des observations *in situ*, susceptibles de faciliter la gestion de l'empire, Mauss propose de faire de l'ethnographie une science sociale conciliant l'observation sur le terrain colonial et l'analyse des données par le savant. Toute description empirique d'une société, même produite par un « voyageur » amateur, peut en effet devenir une information, pourvu que l'on puisse critiquer sa source[33]. Aussi, et au-delà d'une certaine proximité intellectuelle avec Van Gennep dénonçant au même moment le traitement de l'ethnographie en France et la « honte nationale » que représente le Trocadéro[34], Mauss bénéficie-t-il du soutien du réseau émergent des « coloniaux », contestant de plus en plus la séparation hermétique entre le « savant de cabinet » et « l'informateur »[35].

De fait, non seulement la démission d'Hamy met le MET « en question[36] », mais elle permet d'ouvrir plus largement le débat sur la définition et le rôle que doit tenir l'ethnographie en France, notamment vis-à-vis de l'administration coloniale jugée « incompétente[37] ». « Dotez les ethnographes et ce musée. Il y a là une belle œuvre à faire[38] », tel est le message que Mauss tient à transmettre aux autorités françaises avec son texte au titre sans équivoque – « L'ethnographie en France. Une science négligée, un musée à former » – qu'il remet à Ernest Lavisse en vue d'une publication dans la *Revue de Paris*.

Si Mauss, déjà occupé par ses fonctions à *L'Année sociologique*, ses cours et son militantisme politique, envisage la succession d'Hamy, ce n'est donc pas pour devenir le directeur d'un musée « actuellement inutile, sans valeur, sans intérêt pour l'éducation ; il est même sans pittoresque ; il est déshonorant pour la science française[39] ». Par-delà le Trocadéro, Mauss espère réorganiser fondamentalement l'ethnographie française et considère le musée métropolitain de la capitale comme une pièce centrale de son dispositif de réforme institutionnelle, englobant également la participation des informateurs coloniaux. Et s'il rend justice aux efforts louables des conservateurs précédents, il n'en souligne pas moins les effets provoqués par l'approche éculée des anthropologistes installés, qui ne peut que faire courir à terme le musée et l'ethnographie vers leur perte conjointe :

> Le musée d'ethnographie est mort parce que le public scientifique s'en est désintéressé [...] parce que, en conséquence, l'administration et le Parlement ne se sont jamais émus d'une question dont personne ne les saisissait […][40].

Aussi Mauss présente-t-il la démission d'Hamy comme une opportunité pour le gouvernement français de se doter d'un « Bureau d'ethnologie française », institution pratique et théorique déjà en vigueur chez les autres puissances coloniales de l'époque, et de réformer le MET. Mais, devant le refus de Lavisse de publier ce texte sans complaisance de Mauss, seule une synthèse est publiée en janvier 1907 par Jean-Paul Lafitte, son élève à l'EPHE, dans la revue de vulgarisation scientifique *La Nature*, reprenant les termes du maître sur le rôle que l'ethnographie et son musée sont amenés à jouer :

> L'ethnographie devient chaque jour une science plus importante – et tous les gouvernements le comprennent, non seulement comme pure science, mais comme moyen de puissance coloniale – par les données précises qu'elle fournit aux politiques […] Augmentation du personnel, de son traitement, augmentation considérable du budget d'achat – qu'il faudrait porter à 90 000 francs –, telles sont les mesures nécessaires [41].

Pour des raisons inconnues, Mauss ne va pas au-delà de ce projet de réorganisation et ne postule donc pas officiellement à la direction du Trocadéro [42]. La démission d'Hamy n'en demeure pas moins l'occasion d'apporter une première pierre à l'édifice qu'il entend bâtir : l'autonomie et la professionnalisation de l'ethnographie dans le contexte colonial de l'époque, soit la réforme des sciences anthropologiques en France.

Le règne des anthropologistes du Muséum sur l'ethnographie au Trocadéro

Le 20 avril 1907, René Verneau est finalement nommé, par arrêté ministériel, conservateur du musée d'Ethnographie du Trocadéro, nomination saluée dans *L'Anthropologie* par Marcellin Boule, son collègue du Muséum et co-directeur de la revue, qui précise que sa tâche ne sera « pas plus facile » que celle de son glorieux aîné Hamy :

> Il est à espérer que le Parlement s'intéressera à son sort et qu'il mettra un terme à une situation humiliante pour notre amour-propre national [43].

De son côté, la revue *L'Homme préhistorique* publie un article anonyme que l'on peut sans aucun doute attribuer à Arthur Chervin, qui révèle l'hostilité qui l'oppose à Verneau et qui fustige le choix d'un conservateur cumulant d'autres fonctions, comme Hamy avant lui :

> Nous apprenons que M. Verneau vient d'être nommé conservateur du musée d'ethnographie, en remplacement de M. Hamy, *démissionné* à la suite d'incidents qui ont défrayé la Presse, en décembre dernier.

> Nous espérons que M. Verneau aura enfin trouvé ses apaisements et qu'il ne nous donnera plus le lamentable spectacle du malheureux arriviste qui n'arrive pas. Le voilà enfin arrivé, et nous nous en félicitons avec lui. Il pourra donc jouir en paix d'un repos bien mérité, après le courageux et inlassable labeur de quémandeur universel qu'il s'était imposé, depuis de longues années, par amour pour la science.
>
> Il faut souhaiter également que l'arrêté ministériel qui organise, en sa faveur, le *trust* des musées lui confèrera, par la même occasion, le don d'ubiquité sans lequel il lui serait véritablement difficile de vaquer à toutes ses fonctions.
>
> Assistant : 1° de la chaire, 2° du laboratoire, 3° du Musée d'anthropologie au Muséum, 4° professeur complémentaire à l'École d'anthropologie, etc., il va falloir trouver encore le temps de s'occuper du Musée d'Ethnographie. La chose n'est pas facile.
>
> Le plus simple sera de suivre l'exemple de son prédécesseur qui avait la douce habitude, depuis une quinzaine d'années, de ne pas mettre les pieds dans son musée du Trocadéro même pour toucher ses appointements… qu'il se faisait porter à domicile. Il a émargé, de ce fait, une soixantaine de mille francs à ne rien faire, pendant que le petit personnel du musée, qui faisait sa besogne, se serrait gentiment le ventre ou mourait littéralement de faim [44].

Sur le plan institutionnel, la nomination de Verneau montre le poids, toujours prépondérant sur la question des sciences de l'homme en France, du Muséum national d'histoire naturelle, dont la conception naturaliste de l'anthropologie se trouve confirmée, malgré les attaques de Van Gennep et la tentative de réforme du sociologue Mauss. Le MET demeure donc cette institution ambiguë, théoriquement indépendante et aux collections spécifiques [45], s'écartant notamment du domaine des sciences naturelles, mais restant, par le choix de ses conservateurs, scientifiquement dépendante du Muséum, dont la tradition de recherche et de gestion des collections lui procure une autorité incomparable en France.

Aussi, bien que créé pour être originellement un « musée de civilisations », dans la ligne de pensée des idées promues par Barthélémy de Courçay, Aubin-Louis Millin et Louis-François Jauffret à la fin du XVIIIe siècle, ou encore par Edmé-François Jomard dans la première moitié du XIXe siècle [46], le MET est-il plus proche d'un musée d'*ethnologie*, au sens entendu par les anthropologistes de l'époque [47], comme le vérifie de manière emblématique la présence des mannequins [48] associant chaque production culturelle à un « type physique », à une « race », mais aussi les médaillons du naturaliste William-Frédéric Edwards – fondateur de la Société ethnologique de Paris – et de l'anthropologiste Armand de Quatrefages – fondateur de la chaire d'anthropologie du Muséum national – installés pour la décoration du vestibule du MET.

Toutefois, Mauss et Van Gennep n'abandonnent pas pour autant leurs ambitions pour l'ethnographie. Ils décident désormais de conjuguer leurs efforts en coulisses, notamment auprès des députés radicaux socialistes, pour placer au Trocadéro l'un de leurs représentants : « Il s'agit de ne pas annuler mutuellement nos efforts par des tactiques contradictoires. Cependant tâchons de laisser dans l'ignorance, le plus longtemps possible, les « anthropologistes difficiles » qui n'aspirent qu'au repos… si bien payé[49]. »

Quand l'héritier de l'anthropologie au Muséum devient le « magicien » du Trocadéro

Alors que consécutivement aux efforts souterrains de Mauss et Van Gennep pour déloger les anthropologistes du Trocadéro et influencer les politiques, le ministère des Colonies[50] envisage de créer un « service ethnographique, analogue en principe à ceux qui fonctionnent déjà dans plusieurs pays étrangers[51] », Verneau doit désormais faire vivre un musée qui souffre de l'indifférence de ses tutelles, et le faire de surcroît en tenant compte des autres usagers du Palais qui se sont, avec le temps, octroyés des espaces pourtant dévolus par arrêté au MET. Il rappelle ainsi à Jules Bourdais, l'architecte du Palais, dont le service d'architecture occupe un espace de 150 m^2, situé dans la galerie circulaire, que son usage revient au musée. Pour Verneau, le plein usage de cette galerie circulaire constitue « une question de vie ou de mort pour le musée », conditionnant non seulement l'arrivée de nouvelles collections qui doivent être transférées au Trocadéro[52], mais surtout la faisabilité des réformes qu'il envisage. L'évolution de l'utilisation des 900 m^2 de la galerie circulaire du premier étage est d'ailleurs révélatrice de la situation dans laquelle sont placés les conservateurs du musée depuis son origine. Dès l'arrêté de création du MET, cette galerie, attenante à la salle des fêtes, sert en effet de réserves ; mais, faute de vitrage, les collections se détériorent, malgré quelques aménagements partiels en 1900 et 1905. Toutefois, le problème le plus épineux de l'exploitation de cette galerie circulaire réside avant tout dans la promiscuité avec la salle de spectacle occupant la partie centrale du Palais du Trocadéro[53]. La galerie doit en effet servir de « foyer-promenoir » aux spectateurs et d'autre part rester libre pour permettre leur évacuation en cas de sinistre.

Dès lors, les enjeux autour de la galerie circulaire font saillir les tensions entre Verneau et Landrin. Le nouveau conservateur, interpellé par le conseiller d'État au directeur de l'Enseignement supérieur, se doit, non seulement de récupérer les espaces autrefois accordés par Landrin au service de l'architecture, mais aussi de libérer « un véritable débarras » créé par ce dernier, « où il entassa les

objets les plus disparates[54] » et de prévoir un percement du chalet suisse de la galerie européenne installée par Landrin, qui obstrue l'évacuation exigée de la salle de spectacle. Verneau se trouve ainsi sommé de gérer au plus vite une situation héritée des décisions prises en son temps par Landrin et qui enveniment les rapports entre les conservateurs du musée et les responsables du théâtre, au point que leurs tutelles respectives en sont informées.

Survenant le 18 novembre 1908, la mort d'Hamy va contribuer à changer les rapports entre les deux hommes. Quatre candidats se présentent pour la direction de la chaire d'anthropologie du Muséum : René Verneau, Paul Rivet, Georges Vacher de Lapouge[55] et Fernand Delisle. Verneau semble à nouveau le successeur tout indiqué et le 30 avril 1909, il est nommé professeur d'anthropologie au Muséum national par décret[56] et succède ainsi aux doubles fonctions occupées par Hamy.

Verneau devient dès lors le véritable « directeur » du MET et Landrin retrouve sa position de « second », comme l'atteste, un an plus tard, l'inauguration du buste d'Ernest-Théodore Hamy, conjuguée à celle de la nouvelle salle d'Océanie. C'est en effet à Verneau que revient l'honneur de rappeler à l'auditoire le rôle joué par Hamy dans la fondation et l'organisation du musée[57]. Pour Verneau, cette double inauguration, où Landrin reste dans l'ombre, est l'occasion d'asseoir sa légitimité en l'inscrivant dans la continuité, voire la filiation[58], avec le défunt directeur qui l'avait adoubé pour lui succéder[59].

Il ne manque pas ensuite d'évoquer l'avenir de l'institution du Trocadéro, au cours de l'inauguration par Bayet – conseiller d'État, directeur de l'Enseignement supérieur et représentant pour l'occasion du ministère de l'Instruction publique – de la nouvelle salle d'Océanie. Ce dernier assure alors que le Gouvernement ne se désintéresse pas du musée, « mais que l'élasticité du budget de l'État avait des limites[60] ». Bayet glisse toutefois à Verneau une phrase sibylline en guise de conclusion à leur entrevue : « Mon cher directeur (il se plaisait à me donner ce titre), vous avez peut-être tort de faire de si belles choses avec rien ; on pensera que vous êtes un magicien qui n'a pas besoin d'argent[61]. »

Quelques mois plus tard, c'est au tour de Marcel Mauss – dont les rapports avec Van Gennep se sont distendus[62] – de soumettre au directeur de l'Enseignement supérieur son projet de réforme, qui cherche à distinguer les institutions relevant de l'anthropologie de celles appartenant à l'ethnographie *stricto sensu.* Sans succès.

De son côté, le « magicien » du Trocadéro, qui vient de démissionner[63] de la Société d'anthropologie de Paris ébranlée par des tensions internes et l'accusant de vouloir en prendre le

contrôle, participe désormais activement à la création de l'Institut français d'anthropologie (IFA)[64]. Dû à l'initiative de son assistant, Paul Rivet, le programme de ce nouvel organe scientifique, créé un an après l'Institut de paléontologie humaine, reprend sous une forme nouvelle et concrète celui défendu en son temps par Armand de Quatrefages, premier titulaire de la chaire d'anthropologie du Muséum qui rompt avec la seule approche anatomique. De fait, Verneau, promoteur officiel de l'IFA – hébergé par le Laboratoire d'anthropologie du Muséum national et dont les comptes rendus sont publiés dans *L'Anthropologie* – semble plus que jamais incarner l'héritier légitime des prestigieux professeurs qui se sont succédé à la chaire d'anthropologie du Muséum, et il porte un coup supplémentaire à la Société d'anthropologie de Paris en reprenant le champ de la « science de l'Homme » défini en son temps par Broca. Et contre toute attente, René Verneau et Marcel Mauss se retrouvent officiellement associés pour un projet commun visant à redéfinir les contours d'une anthropologie avec ses multiples composantes :

> Naturalistes, préhistoriens, historiens, ethnographes, géographes, linguistes, archéologues, nous n'avons qu'à vouloir nous entraider pour y réussir[65].

L'offensive de Marcel Mauss en 1913

Tandis que les séances de l'IFA visent à rassembler les contributions des plus grands noms du moment, Van Gennep dénonce, sur un ton sarcastique, la confusion toujours entretenue entre ethnographie et anthropologie, en relatant notamment la carrière d'anthropologiste de « Désiré Pépin » au Muséum national et ses péripéties d'ethnographe sur le terrain, ainsi que les aventures d'autres « demi-savants[66] » tout aussi fictifs, bien qu'« inventés qu'en partie, en toute petite partie, juste ce qu'il faut pour les rendre vraisemblables[67] ».

De son côté, Camille Enlart, directeur du musée de Sculpture comparée établi dans le Palais du Trocadéro, voudrait voir réunies les collections ethnographiques du MET et les collections anthropologiques du Muséum. Loin de relever d'un positionnement épistémologique, le transfert vers le Jardin des Plantes aurait en effet pour avantage de créer une continuité pour la visite du musée de Sculpture comparée, contrariée par la présence du MET :

> Il est difficile, en effet, de deviner que ce musée est réparti dans les deux ailes du Palais, séparé par toute la largeur de la grande salle et de ce musée d'ethnographie qu'on trouve rarement ouvert[68].

Peu de temps après qu'Enlart a envisagé la disparition pure et simple du MET par sa fusion avec la galerie d'anthropologie du Muséum, Guillaume Apollinaire estime quant à lui que « la réforme du musée du Trocadéro s'impose[69] ». Il appelle en effet à la création « d'un grand musée d'art exotique, qui serait à cet art ce que le Louvre est à l'art européen[70] », à partir des objets africains et océaniens du MET.

> Dégagé des œuvres d'art qui l'encombrent, [le MET] pourrait alors enrichir ses collections purement ethnographiques ; car c'est pitié de voir que dans la salle consacrée aux provinces françaises, des collections si bien commencées n'ont jamais été continuées depuis le jour de leur installation[71].

Aussi, à l'ambiguïté de la distinction entre collections anthropologiques et collections ethnographiques, vient s'ajouter, d'une nouvelle manière[72], l'incertitude tout aussi originelle de la ligne de démarcation entre collections artistiques et ethnographiques[73], prémices d'un renversement de valeur autour des objets africains et océaniens par les artistes d'avant-garde.

Malgré les oppositions qu'il rencontre Verneau s'emploie à créer une nouvelle galerie dans les combles, en espérant convaincre le ministère des Beaux-Arts de financer les travaux. Puis, en 1913, au moment où la Société d'ethnographie de Paris renaît de ses cendres sous l'impulsion de dignitaires coloniaux[74], Verneau cherche à rallier à sa cause les personnes proches des milieux politiques, afin d'influencer plus efficacement le Parlement. Suivant l'exemple du Muséum national qui fonde une « Société des Amis » en 1907, il décide ainsi de créer son équivalent pour le MET, projet salué dans le *Journal de la Société des américanistes* par son président, Henry Vignaud :

> Déjà il a recueilli l'adhésion de ministres, d'anciens ministres, de parlementaires, d'amateurs, et bientôt la société sera définitivement constituée […] la cotisation annuelle ne dépassera pas 10 francs. Ce que l'initiateur de l'idée attend de leur concours, c'est une petite aide matérielle et un grand appui moral. Il espère que, soutenu par tous ceux qui s'intéressent à l'ethnographie, il arrivera à vaincre les résistances et à obtenir les subsides qui permettront, à lui et à ses successeurs, de mettre en valeur les immenses richesses que nous possédons et de faire de notre Musée national un établissement digne de notre pays[75].

Mais cette initiative prend corps alors que Mauss vient de publier un long article, signalé par Vignaud, sur l'ethnographie en France et à l'étranger, dans la *Revue de Paris.* Ses critiques portent notamment sur la muséographie du Trocadéro[76] pour mieux souligner que « tout cela donne l'impression du hasard qui a présidé à l'expédition, du vague des instructions données aux collectionneurs, et, enfin, de l'insuffisance scientifique du classement adopté[77] ». Le MET est décrit avant tout par ses manques : « […] un musée sans lumière, sans vitrine de fer, sans gardiens, sans catalogue et même sans inventaire continu,

sans étiquettes fixes, sans bibliothèque digne de ce nom[78] ». Pourtant, Mauss ne manque pas non plus d'évoquer les collections « précieuses, quelquefois uniques, qui ont une valeur marchande parfaitement connue, tentante pour les voleurs (des vols notables ont été commis) » et l'engouement jamais démenti du public pour l'ethnographie, autant d'éléments constituant des atouts majeurs bien que sous-exploités par « la routine[79] » qui a suivi la création du MET. Dès lors, les trente années de gestion du musée par les anthropologistes, combinées au maigre budget accordé par l'État, apparaissent comme les raisons principales d'un véritable gâchis : « […] qu'on n'accuse pas un pareil musée de manquer d'intérêt, de ne mériter que les vingt-cinq mille francs pour lesquels il figure au budget de l'État[80] ». Au regard de l'institutionnalisation de l'ethnographie chez les autres puissances coloniales, l'heure semble désormais venue pour cette science – animée encore principalement par des amateurs sans formation – de s'affranchir de son statut de « science annexe » de l'anthropologie et pour son musée, de trouver une nouvelle utilité sociale au sein de la nation coloniale.

Aussi, au-delà d'un cri d'alarme, l'article de Mauss, publié quelques semaines avant celui annonçant la création de la Société des amis du MET par Verneau, constitue la partie rendue publique de l'argumentaire envoyé au ministre de l'Instruction publique afin de créer un inédit « bureau d'ethnologie[81] », pièce centrale d'un dispositif institutionnel à trois niveaux combinant, à la manière du Muséum national, enquêtes sur le terrain, musée et enseignement[82]. Fort désormais, non seulement du soutien du recteur de l'université de Paris, Louis Liard[83], mais également de ceux d'Ernest Lavisse et de Charles Bayet qui lui avaient fait défaut auparavant, Mauss décide en effet de s'adresser simultanément au ministre de l'Instruction publique et à un public d'érudits pris à témoin par le biais de la *Revue de Paris*[84]. Cet ensemble constitue la tentative mûrement réfléchie de procéder non seulement à une scission entre anthropologie et ethnographie, mais aussi de faire de Mauss le personnage central de l'ethnographie française renouvelée à partir de son « utilité coloniale[85] ». La Première Guerre mondiale vient toutefois contrecarrer tant l'initiative de Mauss que les plans de Verneau[86]. Alors que, pour la première fois, l'ethnographie défendue par Mauss[87] ose défier publiquement et officiellement l'anthropologie naturaliste sur le terrain du Trocadéro, le Gouvernement est désormais mobilisé par des évènements bien plus dramatiques.

Doté d'un budget toujours aussi ténu, mais privé de ses gardiens mobilisés, le MET s'apprête quant à lui à connaître ses heures les plus sombres. Le nouveau conservateur-administrateur du MET, l'auteur de pièces de théâtre et poète Stéphane Saint-Georges de Bouhélier[88], préféré à Arnold Van Gennep[89] en décembre 1916, se voit contraint de demander l'autorisation de fermer le musée du mois de novembre 1917 au 1er avril 1918. Seules trois salles du MET (celles de France, d'Amérique et d'Afrique) sont finalement

gardées ouvertes deux jours par semaine et deux gardes municipaux sont affectés pour la surveillance du musée à partir de mars 1918. Mais pour un mois seulement…

L'épilogue du legs convoité d'Ernest-Théodore Hamy

De la démission d'Ernest-Théodore Hamy à la Première Guerre mondiale, le MET est ainsi l'enjeu d'une opposition entre deux visions de l'ethnographie. La plus institutionnalisée, dans la lignée des magistères d'Armand de Quatrefages et Paul Broca, incarnée par l'anthropologiste René Verneau, l'envisage traditionnellement comme une science annexe de l'anthropologie (se superposant quant à elle avec l'histoire naturelle de l'homme), brouillant ainsi les limites institutionnelles décrétées originellement entre le MET et la galerie d'anthropologie du Muséum national.

L'autre, incarnée concurremment par Marcel Mauss et Arnold Van Gennep, tente de légitimer une autonomie de l'ethnographie (vis-à-vis de l'anthropologie physique et de la sociologie) et propose de faire du MET un véritable « musée de civilisations », dans la droite ligne des essais amorcés à la Société des observateurs de l'homme ou encore à la Bibliothèque nationale dès la fin du XVIIIe siècle. Si elle correspond aux intentions présidant à la création du MET, les anthropologistes sont néanmoins originellement installés au Trocadéro, en vertu d'une légitimité établie par la tradition séculaire de recherche, d'enseignement et de conservation du Muséum national. Ils peuvent dès lors, tout en comptant sur un réseau politique établi, endiguer les velléités des ethnographes frondeurs de la sociologie durkheimienne cherchant à les supplanter, comme le montre la nomination de Verneau au MET et les échecs répétés de Van Gennep et Mauss pour y trouver un poste. Toutefois, l'entreprise coloniale de la nation donne un regain de pertinence scientifique et une orientation pratique à une ethnographie entendue comme une étude des mœurs des peuples « à civiliser ». Et bien qu'institutionnellement faible, le programme défendu par Mauss rencontre, au début des années 1910, une écoute de plus en plus attentive auprès des politiques, capables de le concrétiser au MET, ou de le faire exister dans une nouvelle institution à créer et associant ethnographie et colonialisme. Le premier conflit mondial interrompt cependant brutalement cette dynamique, qui aurait pu également déboucher sur une association – déjà expérimentée au sein de l'IFA – entre Verneau et Mauss [90].

Mais à l'ambiguïté de la définition scientifique de l'ethnographie et aux jeux d'influence présidant aux nominations pour les rares postes disponibles, vient s'ajouter l'indécision récurrente de l'État qui n'octroie au MET que des crédits et un personnel insuffisants ne serait-ce que pour assurer

la seule fonction de conservatoire de collections. À l'étroit entre les deux ailes du musée de Sculpture comparée et sommé de tenir compte de la présence de la salle centrale de spectacle, la présentation des collections – liée également au nombre de gardiens disponibles – ne peut quant à elle être remaniée qu'à l'occasion des dépenses occasionnées par les expositions universelles, ou encore financée par des donateurs privés. Dès lors, Verneau, Boule et Vignaud, tout comme Mauss, Van Gennep ou encore Laffite, se retrouvent unis pour condamner l'indigence des subventions accordées par l'État.

À l'issue de la guerre, la situation du MET est à nouveau dénoncée par le député socialiste de la Seine, Jean Bon, affirmant « que si on voulait savoir ce que doit être un Musée d'ethnographie, il fallait aller à Berlin [91] ». En réaction à ces propos, résonnant comme un écho à ceux tenus dix ans plus tôt par Van Gennep, Verneau publie dans *L'Anthropologie* un article [92] qui dresse une synthèse de toutes les initiatives et réformes espérées depuis la direction d'Hamy, mais que le « manque d'argent », le « défaut de place » et « l'insuffisance du personnel » feront demeurer lettre morte.

En conséquence, la mainmise des anthropologistes sur le Trocadéro vis-à-vis des ethnographes-sociologues apparaît comme une vaine victoire qui ne leur permet pas de concrétiser le grand musée d'anthropologie qu'ils désirent depuis l'Exposition universelle de 1878. Verneau s'échine pourtant à trouver d'autres sources de financement pour « sauver du naufrage [93] » le MET. Il propose ainsi au ministère de l'Instruction publique de faire payer des droits pour peindre, dessiner, photographier, ou encore « cinématographier » les collections. Mais, pour procurer au Trocadéro une source de revenus bien plus importante, il envisage surtout le rattachement institutionnel du MET au Muséum national afin de bénéficier des recettes des entrées qui deviendraient alors payantes [94].

Parallèlement, Mauss, l'héritier tout désigné de son oncle [95], tente de constituer une nouvelle équipe autour du noyau des anciens « durkheimiens » afin de mener à son terme la réforme des institutions anthropologiques en France qu'il cherche à réaliser depuis près de vingt ans. Conscient qu'il doit trouver des alliés à la sociologie durement affaiblie au-delà de la communauté scientifique, Mauss entend désormais séduire l'opinion publique pour convaincre définitivement les politiques. Le MET, qui reçoit parfois « 6000 visiteurs et même d'avantage, dans une seule journée [96] », constitue une vitrine capable de concrétiser ses ambitions [97]. Mais Marcel Mauss, qui – tout comme Hamy en son temps – rêve de voir le MET devenir un espace d'analyse où seraient idéalement confrontées les données et collections issues de terrains d'enquêtes coordonnés avant leur restitution au public, dans la droite ligne de la tradition scientifique inaugurée par le Muséum national [98], ne sera jamais son directeur et n'y occupera même aucun poste.

René Verneau quant à lui n'obtiendra ni le budget, ni le personnel escompté, ni même le rattachement du MET au Muséum national. Et il finira, comme son prédécesseur, par délaisser[99] le « fantastique bric-à-brac[100] » du Trocadéro, pour se consacrer à ses études anthropologiques, tout en continuant à publier, après son départ à la retraite du Muséum en 1928, des ouvrages de vulgarisation sur les « races humaines » au contenu raciste et antisémite affirmé[101].

Plutôt que d'affronter les anthropologistes établis, Mauss s'allie à l'ambitieux Paul Rivet, côtoyé à l'IFA, qu'il connaît depuis 1906 et dont il partage les convictions politiques. Celui qui aurait dû être le successeur tout désigné de Verneau est en effet en butte à de puissants professeurs du Muséum – dont Raoul Anthony, titulaire de la chaire d'anatomie comparée et Marcellin Boule, titulaire de la chaire de paléontologie humaine – cherchant, au regard du mouvement de spécialisation des sciences humaines, à circonscrire l'anthropologie qui y est développée à une « anthropologie physique » faite des seules connaissances apportées par l'anatomie et la physiologie, s'écartant ainsi de l'héritage de la pensée d'Armand de Quatrefages et des développements linguistiques ou encore ethnographiques que tient à amplifier l'anthropologiste Rivet[102]. Unis, Mauss et Rivet se lancent dans un premier temps dans une entreprise de contournement des institutions existantes que concrétise en 1925 l'Institut d'ethnologie de l'université de Paris. Créé grâce au soutien de Lucien Lévy-Bruhl et du ministère des Colonies, il combine l'enseignement de l'anthropologie physique, de l'ethnographie descriptive, de la linguistique, ainsi que de la préhistoire « exotique » et représente finalement davantage la pérennisation et le développement académique de la structure mise en place par Rivet en 1911 sous le nom d'Institut français d'anthropologie[103], que la concrétisation du « bureau d'ethnologie » défendue dès 1907 par le seul Marcel Mauss[104]. Et fort de cette création qui légitime, sous un jour nouveau et dans le contexte du développement des sciences coloniales, le projet anthropologique de Quatrefages[105], Rivet obtient en 1928, après un rude combat au sein même du Muséum, la chaire d'anthropologie et le rattachement du MET au Muséum national[106]. Si Mauss doute du bien-fondé de cette dernière option et lui aurait préféré un rapprochement avec l'université de Paris pour le développement de l'ethnographie en France, c'est pourtant grâce à ce lien institutionnel – qui fait se rejoindre l'ancien MET, établi comme distinct de la galerie d'anthropologie du Muséum, et le Jardin des Plantes et retourner l'ethnographie au sein de l'histoire naturelle – que le MET connaîtra une « seconde vie » sous la direction de Rivet et l'ethnographie sa professionnalisation, sous la tutelle intellectuelle de Mauss et d'après le modèle des sciences de la nature.

Mais le basculement total du Trocadéro vers la seule ethnographie prônée par Mauss et Van Gennep n'aura finalement pas lieu. L'association des ambitions du sociologue affranchi[107] Marcel Mauss et de l'anthropologue orthodoxe[108] du Muséum Paul Rivet crée en effet, à partir du milieu des années 1920, les conditions singulières de la conciliation sous le terme polysémique d'*ethnologie* de deux programmes issus de traditions distinctes et qui paraissaient antinomiques dix ans plus tôt. Et en juin 1938, l'ouverture du musée de l'Homme, placé sous la tutelle du Muséum national et regroupant en un même lieu les objets ethnographiques – à l'exception de ceux provenant des régions françaises métropolitaines – du MET, l'Institut d'ethnologie de l'université de Paris, la chaire et les collections d'anthropologie et de préhistoire du Muséum national, vient concrétiser – non sans contestation[109] et en reprenant d'autant plus opportunément une tradition anthropologique du Muséum national née au début de la seconde moitié du XIXe siècle – ce qu'aucun des deux prédécesseurs du « savant et politique[110] » Paul Rivet n'avait pu faire aboutir au Trocadéro : un nouveau musée d'ethnologie (science englobant et développant l'ethnographie désormais professionnalisée, mais aussi l'anthropologie physique et la préhistoire) où sont présentées – de manière plus encyclopédique que synthétique[111] – les diversités morphologiques et culturelles des peuples.

Notes

1. « Quand je suis allé au Trocadéro, c›était dégoûtant. Je voulais m›en aller [...] Je restais. J›ai compris que c›était très important [...] Les masques, ils n›étaient pas des sculptures comme les autres. Ils étaient des choses magiques […] Les Nègres, ils étaient des intercesseurs,. Contre tout ; contre des esprits inconnus, menaçants[...] moi aussi je suis contre tout. […] J'ai compris pourquoi j'étais peintre. Tout seul dans ce musée affreux [...] » ; Picasso cité *in* André Malraux, *La Tête d'obsidienne*, Paris, Gallimard, 1974, p. 17-19.

2. Jules Ferry, 1880 cité *in* Nélia Dias, *Le musée d'ethnographie du Trocadéro (1878-1908). Anthropologie et muséologie en France*, Paris, Éd. du CNRS, 1991, p. 176-177.

3. Arnold Van Gennep, « La situation actuelle des enquêtes ethnographiques », *Revue des idées*, 15 avril 1907, p. 314.

4. Le principe de la présentation n'est vraiment achevé que le 20 avril 1884, avec l'inauguration d'une section consacrée à l'ethnographie de l'Europe et une autre dédiée à l'ethnographie de la France.

5. « L'ouverture de ce musée a été un véritable événement à Paris. [...] ce ne sont pas seulement les savants qui s'y sont intéressés [...] et c'est par milliers que l'on compte les visiteurs qui s'y pressent chaque dimanche » ; Alphonse Bertillon, « Le Musée d'Ethnographie du Trocadéro », *La Nature. Revue des sciences et de leurs applications aux arts et à l'industrie*, n° 483, 1882, p. 24.

6. *Ibid.*

7. *Ibid.*

8. Marcel Mauss, « L'ethnographie en France et à l'étranger », *Revue de Paris*, n° 20, 1913, p. 822.

9. Le MET compte environ 6 000 objets au moment de sa création. Il en conserve près de 75 000 en 1907.

10. Comparables le plus souvent à des « zoos humains » ; voir Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Éric Deroo & Sandrine Lemaire (dir.), *Zoos humains, au temps des exhibitions humaines*, Paris, La Découverte coll. « Poche », 2002.

11. Léon Laloy (membre de la Société d'anthropologie de Paris), « Du rôle des Musées en ethnographie et archéologie préhistorique », *L'Anthropologie*, t. XI, n° 1, 1900, p. 58.

12. Voir Pascal Riviale, *Un siècle d'archéologie française au Pérou*, Paris, L'Harmattan, 1996, p. 260-261.

13. Emmanuelle Sibeud, « La bibliothèque du musée de l'Homme : un corpus menacé », *Revue d'histoire des sciences humaines*, n° 3, 2000, p. 187.

14. L'idée d'Hamy est alors de faire connaître les richesses du musée d'Ethnographie « à tous ceux qui s'intéressent à la science de l'homme, publier les matériaux de la vaste enquête instituée par nos voyageurs dans les cinq parties du monde, résumer enfin et discuter les résultats acquis à l'étranger sur les mêmes questions » Théodore Hamy, « introduction », *Revue d'Ethnographie*, t. I, 1882, p. III.

15. Projet qu'il pense pouvoir être soutenu par l'État dans sa quête d'unité nationale : « La création d'un musée où seraient groupés par régions autour de scènes ethnographiques, les reliefs géographiques de chaque province, les plans en relief des villes ou ports les plus importants, des maquettes vues ou panoramas sites, habitations et monuments, des collections des produits naturels exploités ou exploitables [...] donnerait satisfaction à ce besoin d'instruction qui est

une des caractéristiques de notre démocratie » ; Armand Landrin, « Projet de Musée des Provinces de France », 1889 ; Archives du musée de l'Homme ; 2AM1 G1a.

16. Jean Jamin, « Les objets ethnographiques sont-ils des choses perdues ? », *in* J. Hainard & R. Kaer (dir.), *Temps perdu, temps retrouvé*, Neuchâtel, 1985, p. 51-74.

17. A. Landrin *in Le Matin*, *op. cit* .Voir également les articles du *Petit Parisien*, « Un musée sans gardiens », 16 novembre 1906 et *Le Matin*, « L'invisible musée », 19 novembre 1906.

18. Il dirige également les *Nouvelles archives du Muséum d'histoire naturelle* à partir de 1893, dans le cadre du centenaire du Muséum national.

19. En 1889, Hamy fait fusionner sa *Revue d'ethnographie*, qu'il avait créée afin de fédérer les ressources et les initiatives propices au développement de cette science, avec les *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme* (fondée en 1865 par Gabriel de Mortillet) et la *Revue d'anthropologie* (fondée en 1872 par Paul Broca), ce qui donne naissance à *L'Anthropologie*.

20. A. Van Gennep, « Ethnographie, folklore », *Mercure de France*, vol. 53, 1905, p. 608-612.

21. « Entendez par ethnographie l'étude descriptive et théorique des peuples demi-civilisés – c'est donc une section de la sociologie – et de toute cette partie des populations dites civilisées qui est en retard sur l'élite. Il est une ethnographie du Finlandais, du Souabe, de l'Écossais, du Français, du Parisien : mais quand il s'agit de Blancs, le Blanc, pour affirmer sa supériorité, nomme l'ethnographie : Folk-Lore. La ligne de démarcation entre *civilisé* et *demi-civilisé* (individus ou groupements) n'est point nette ni stable. Elle ne l'est pas davantage entre élite et *foule*. Ce fut un progrès en ethnographie, de rejeter provisoirement les termes trop précis, comme *primitifs*. Avant de classer, il faut décrire et analyser. » *Ibid.,* p. 609.

22. Dans sa préface de *Tabou et totémisme à Madagascar*, Van Gennep remercie son « ami Marcel Mauss » de lui avoir indiqué plusieurs références utiles et de s'être donné la peine de revoir ses épreuves.

23. Né en Russie, Deniker suit des études d'ingénieur à Saint-Pétersbourg, puis s'installe à Paris en 1876, où il se passionne pour les sciences naturelles. Après une thèse – *Recherches anatomiques et embryologiques sur les singes anthropoïdes* (1886) – qui lui vaut le prix Broca de la Société d'anthropologie de Paris, Deniker se consacre à l'anthropologie.

24. Fondée notamment par Paul Broca et Armand de Quatrefages.

25. Voir Arnaud Hurel, *L'abbé Breuil. Un préhistorien dans le siècle*, Paris, CNRS Éditions, 2011.

26. Arthur Chervin, *Anthropologie bolivienne. Craniologie*, tome III, Paris, Édition de la Librairie H. le Soudier, 1908, p. 84. Cet ouvrage en trois volumes analyse les documents rapportés par la mission Créqui-Montfort et Sénéchal de la Grange de 1903 et comprend l'ethnologie, la démographie, la photographie métrique, l'anthropologie et la craniologie de la Bolivie. Chervin soupçonnera Verneau d'avoir soustrait les crânes déposés au Muséum national pour l'empêcher de publier ses recherches.

27. Mauss est notamment chargé de la section consacrée à la sociologie religieuse de *L'Année sociologique*.

28. Mauss Marcel, 2011 [1907]. « L'ethnographie en France. Une science négligée, un musée à réformer », texte présenté par Jean-François Bert, *Revue européenne des sciences sociales*, n° 49, vol. 1, p. 225.

29. *Ibid.,* p. 223.

30. *Ibid.,* p. 224.

31. Victor Karady, 1988, « Durkheim et les débuts de l'ethnologie universitaire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 74, n° 1, p. 23-32.

32. « Au début du XIXe siècle, la conception dominante en matière de colonisation était celle des colonies de peuplement. Peu à peu, la conception initiale s'est modifiée, faisant place à l'idée des colonies d'exploitation. Sans renoncer au déversement du trop-plein de leur population, les États colonisateurs ont reconnu qu'ils élargiraient singulièrement leur champ d'action, si, au lieu de négliger ou de chasser l'indigène, ils le façonnaient, l'initiaient dans une mesure suffisante à la civilisation, l'employaient à la culture ou à l'extraction des richesses souterraines, développaient chez lui les besoins avec le bien-être, le préparaient à recevoir les produits de l'industrie métropolitaine et ouvraient, de la sorte, à ces produits des marchés nouveaux. Les considérations utilitaires se doublent de considérations morales et humanitaires : arracher des populations nombreuses à la barbarie, élever leur niveau intellectuel, développer chez elles le sentiment du bien, n'était-ce pas une grande, belle et noble tâche, digne des nations que l'évolution du monde et la bonne fortune avaient placées à l'avant-garde du progrès ? » ; Alfred Picard, « Le bilan d'un siècle (1801-1900) », *Exposition universelle internationale de 1900 à Paris*, tome VI, chapitre XXI, Paris, Imprimerie nationale, 1906, p. 87.

33. « Quelquefois ils interprètent trop, et prétendent comprendre des choses qu›ils ne comprennent pas […] Quelquefois ils sont prévenus en faveur des indigènes, ou contre eux : par exemple on accuse ou on n›accuse pas telle tribu d›anthropophagie suivant le degré de sympathie qu›elle inspire, ou même qu›elle inspire à un indigène d›une tribu voisine, le plus souvent hostile. D›autres auteurs ont des préjugés qui vicient leurs observations : l›un, farouche anthropologue, niera partout l›existence de la notion d›un grand dieu ; l›autre farouche apologète, retrouvera partout des traces de la révélation primitive : idée du dieu créateur, péché, origine de la mort, légende du déluge. Mais tous ces défauts des documents peuvent être anéantis, réparés tout au moins par la critique. Toutes les fois qu›on connaît l›auteur, les circonstances d›une observation, même en l›absence d›autres sources, on peut apprécier le degré de foi qui peut lui être accordé » ; Marcel Mauss, « *Métier d'ethnographe, méthode sociologique* » (extrait de la « Leçon d'ouverture à l'enseignement de l'histoire des religions des peuples non civilisés »), *Revue de l'histoire des religions*, n° 45, 1902, p. 42.

34. A. Van Gennep, 1907, *op. cit.*

35. E. Sibeud, « La naissance de l'ethnographie africaniste en France avant 1914 », *Cahiers d'études africaines*, vol. 34, n° 136, 1994, p. 639-658.

36. M. Mauss, 2011 [1907], *op. cit.*, p. 224.

37. *Ibid.*, p. 232.

38. *Ibid.*, p. 229.

39. *Ibid.*

40. *Ibid.*, p. 226-227.

41. *Ibid.*, p. 107.

42. Comme le souligne Emmanuelle Sibeud, « quel que soit son intérêt pour la muséologie ethnographique, on peut douter que Mauss ait réellement souhaité en 1907 obtenir la direction du Trocadéro » ; E. Sibeud, « Marcel Mauss : Projet de présentation d'un bureau d'ethnologie », art. cité, p. 107.

43. Marcellin Boule, « Au Musée d'ethnographie », *L'Anthropologie*, tome XVIII, 1907, p. 238-239.

44. *L'Homme préhistorique. Revue mensuelle illustrée d'archéologie et d'archéologie préhistoriques*, n° 6, « Le don d'ubiquité », juin 1907, p. 186.

45. Le « Muséum ethnographique des Missions scientifiques », base institutionnelle du MET, défendu par Oscar de Watteville, directeur des Sciences et Lettres au ministère de l'Instruction publique, en 1877, devait être un « musée d'histoire », où l'on étudierait l'homme en tant que « créateur » et non pas en tant que « créature », comme c'était déjà le cas au Muséum national d'histoire naturelle. Aussi, loin de concurrencer les établissements existants (Muséum national, musée de Saint-Germain, Louvre, Bibliothèque nationale), il apporterait tout au contraire une complémentarité rendue nécessaire par la spécificité de ces objets ethnographiques, fondamentalement différents des objets artistiques, archéologiques et anthropologiques ; Oscar de Watteville, « Rapport adressé à M. Le ministre de l'Instruction publique sur le Muséum ethnographique des missions scientifiques », 1877, Paris, Imprimerie nationale ; Archives du Musée de l'Homme, 2AM1G1a.

46. Voir Fabrice Grognet, « Objets de musée, n'avez-vous donc qu'une vie ? », *Gradhiva*, n° 2 n. s, 2005, p. 49-63.

47. Au moment où l'État décide de la création du MET, la communauté anthropologique, hésitant entre une conception monogéniste ou polygéniste de l'humanité, aspire non pas à un « simple » musée ethnographique, où seules les productions culturelles matérielles seront théoriquement exposées, mais à un véritable musée anthropologique, combinant la quête des origines de l'homme et la recherche des filiations entre les « races » et peuples de la terre à partir de la description exhaustive de l'altérité de l'humanité ; voir F. Grognet, « La réinvention du musée de l'Homme au regard des métamorphoses passées du Trocadéro », *in* F. Poulard, C. Mazé & C. Ventura, *Les musées d'ethnologie, culture, politique et changement institutionnel*, Paris, CTHS, 2013, p. 37-70.

48. Dans une conférence radiodiffusée, Georges-Henri Rivière comparera le MET de cette époque à un « musée Grévin de l'exotisme » ; Archives du Musée de l'Homme, 2AM1 K81b.

49. Lettre d'Arnold Van Gennep à Marcel Mauss,18 mai 1907, Archives de l'IMEC, fonds CDF MAS 13.20. Je remercie Christine Laurière de m'avoir transmis cette référence.

50. L'initiative vient de Fernand Dubief, relayé par Auguste Gervais et Marcel Saint-Germain, respectivement rapporteurs du budget du ministère des Colonies à la Chambre et au Sénat.

51. A. Van Gennep, « Memento », *Mercure de France*, n° 256, tome LXXI, 16 février 1908, p. 701.

52. Et provenant du Muséum national ainsi que du musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye.

53. En son temps, Hamy s'inquiète déjà de l'importance que l'on projette de donner à la salle des fêtes qui se transforme en théâtre à grand spectacle ; voir lettre du ministère de l'Instruction publique à Théodore Hamy, 29 novembre 1898 ; Archives du Musée de l'Homme, 2AM1 G1e.

54. Note manuscrite de Verneau (sans date; après 30 octobre 1908), *op. cit.*

55. Pierre-André Taguieff, « Sélectionnisme et socialisme dans une perspective aryaniste. Théories, visions et prévisions de Georges Vacher de Lapouge (1854-1936) », *Mil neuf cent, revue d'histoire intellectuelle*, n° 18, « Eugénisme et socialisme », 2000, p. 7-51.

56. Paul Rivet est nommé quant à lui assistant de la chaire, en remplacement de Verneau, conformément au vœu exprimé par Hamy : « Depuis le mois de juillet 1906, nous avons vu journellement à l'œuvre le Dr Rivet au laboratoire d'anthropologie du Muséum, où il s'est toujours montré aussi empressé à nous seconder et à venir en aide aux travailleurs fréquentant le laboratoire qu'à poursuivre ses recherches personnelles. À maintes reprises, le regretté professeur Hamy avait exprimé le vœu qu'il me succédât un jour dans mes fonctions d'assistant. Pour répondre à ce vœu et pour reconnaître tout ce que Paul Rivet a déjà fait pour la science et le Muséum, les Professeurs du Muséum n'ont pas hésité – après l'avoir classé en seconde ligne pour la chaire d'anthropologie – à le présenter à l'unanimité, en première ligne, pour la place d'assistant » ; René Verneau, « Le nouvel assistant de la chaire d'anthropologie du Muséum d'histoire naturelle », *L'Anthropologie*, tome XX, 1909, p. 242-243.

57. Voir Paul Rivet, « Inauguration du buste du Dr Hamy et de la salle d'Océanie au Musée d'Ethnographie du Trocadéro », *L'Anthropologie*, tome XXI, 1910, p. 241-245.

58. « Quelques heures avant de mourir, le savant que nous pleurons me répétait en m'embrassant qu'il m'aimait bien. Moi aussi, cher Maître, j'avais pour vous une sincère affection » ; René Verneau, « Allocution du Dr Verneau au nom du Laboratoire d'anthropologie du Muséum », *Journal de la Société des américanistes*, tome V, 1908, p. 155.

59. « Malgré l'amour qu'il avait voué à l'ethnographie, malgré la merveilleuse intelligence qu'il a conservée intacte jusqu'à la dernière heure, Ernest Hamy, commençant à sentir la fatigue physique, prit, à la fin de 1906, la résolution de laisser à un autre la continuation de son œuvre. Il présenta, comme son successeur, son assistant au Muséum, qui quelques mois plus tard, sur la proposition du directeur de l'Enseignement supérieur, était nommé par le Ministre de l'Instruction publique. » (René Verneau *in* Rivet, « Inauguration du buste du Dr Hamy et de la salle d'Océanie… », *art. cité*, p. 244).

60. 60 R. Verneau, « Le Musée d'Ethnographie du Trocadéro », *L'Anthropologie*, tome XXIX, 1919, p. 555.

61. 61 *Ibid*.

62. Après 1908, Van Gennep décide en effet de s'associer avec Maurice Delafosse (1870-1926) et son réseau colonial pour poursuivre la redéfinition de l'ethnographie. La *Revue des études ethnographiques et sociologiques* dans un premier temps, relayée en 1910 par la *Revue d'ethnographie et de sociologie*, devient ainsi l'organe de l'Institut ethnographique international de Paris créé la même année. En proposant une dimension internationale à cet institut, Van Gennep contourne ainsi d'autant plus l'autorité nationale grandissante de Mauss.

63. Ainsi que tous les membres appartenant au Muséum national.

64. Voir l'article de Christine Laurière dans cet ouvrage.

65. Salomon Reinach, « Séance du 18 janvier 1911 », *Institut français d'anthropologie. Comptes rendus des séances*, tome 1 (1911-1913), Paris, Masson et Cie, 1914, p. 9.

66. A. Van Gennep, *Les demi-savants*, Paris, Mercure de France, 1911.

67. *Ibid*., p. 10.

68. Camille Enlart, *Le Musée de sculpture comparée du Trocadéro*, Évreux, H. Laurens, 1911, p. 2.

69. Guillaume Apollinaire, « Le musée du Trocadéro », Œuvres en proses complètes, tome 2, Paris, Gallimard, 1991, p. 833-834.

70. G. Apollinaire, « Exotisme et ethnographie », *Paris-Journal,* 10 septembre 1912, republié dans *À propos d'art nègre (1909-1918),* Toulouse, éd. Toguna, 1998, p. 7.

71. G. Apollinaire, « Le musée du Trocadéro », *op. cit.*

72. La démarcation administrative annoncée par Ferry entre *objets ethnographiques* et *objets artistiques* est mise à mal par les collections américaines ou asiatiques destinées au MET.

73. À l'inverse, les sculptures de Charles Cordier (1827-1905) ou de Jean-Baptiste Carpeaux (1827-1875) glissent parfois des salons artistiques vers la galerie d'anthropologie du Muséum national.

74. Voir E. Sibeud, 2004, *op. cit.*

75. Henry Vignaud, 1913, « Société des Amis du Musée d'ethnographie », *Journal de la Société des américanistes*, t. X, n° 2, 1913, p. 693.

76. « On y voit disposées sous la forme désuète de panoplies ou entassées dans d›obscures vitrines de fort belles pièces datant des grandes expéditions des vingt dernières années du siècle précédent » ; M. Mauss, 1913, *op. cit.*, 552.

77. *Ibid.*

78. *Ibid.*, p. 421.

79. *Ibid.,* p. 822.

80. *Ibid.,* p. 823.

81. Ce projet de « bureau d'ethnologie […] est la conclusion pratique de la mission d'étude des institutions ethnographiques que lui a accordée, à sa demande, le ministère de l'Instruction publique en 1912 » ; E. Sibeud, 2004, *op. cit.*, p. 106.

82. « […] une science d'observation demande trois ordres de travaux et trois ordres d'institutions : tout comme les autres science de plein air, la zoologie, la botanique, la géologie et la géographie physique, l'ethnographie a besoin d'abord de travaux sur le terrain, puis de musées et d'archives, enfin d'enseignement. Il lui faut un corps d'ethnographes, professionnels ou amateurs peu importe, mais qui aillent observer sur place, de leurs yeux, qui fournissent les documents et rassemblent les matériaux de collection. Ces matériaux une fois rassemblés, c'est à des musées, à des services d'archives qu'il incombe de la ranger, de les exposer, de les publier. Enfin des enseignements de degrés divers doivent mettre la science à la portée des techniciens, des apprentis, ou même du grand public » ; Mauss, , *op. cit.*, p. 821.

83. Qui avait déjà grandement contribué à l'institutionnalisation de la sociologie en France.

84. Emmanuelle Sibeud précise qu'un autre texte rédigé par Mauss et destiné à la *Revue internationale de l'enseignement supérieur* ne sera pas publié ; E. Sibeud, 2004, *op. cit.*, p. 105.

85. Si Mauss souligne « l'utilité coloniale » de l'ethnographie, il insiste également sur le devoir de recherche qui ne doit pas faire du bureau d'ethnologie « une sorte d'agence officielle d'inspection des indigènes » ; *ibid.*, p. 106.

86. Au-delà du Trocadéro, l'Institut français d'anthropologie, cette « sorte de coopération intellectuelle scientifique, où le travail de chacun eût profité à tous », semble péricliter avec « la mobilisation [qui] dispersa l'équipe qui s'était formée » (C. Laurière, 1999, « Paul Rivet, vie et œuvre », *Gradhiva*, n° 26, p. 112).

87. Van Gennep est quant à lui à Neuchâtel.

88. Stéphane-Georges Lepelletier de Bouhélier, dit Saint-Georges de Bouhélier.

89. « J'avais fait une enquête sur les collections privées de France que je pourrais ramener au Trocadéro si j'étais nommé. On me préféra Bouhélier, je crois » ; lettre d'Arnold Van Gennep à Georges-Henri Rivière, 6 juillet 1930 ; Archives du Musée de l'Homme, 2AM1 K90e.

90. Dans son argumentaire de 1913, Mauss semble ne pas écarter cette hypothèse en se gardant bien de critiquer ouvertement René Verneau, « un savant compétent, mais absorbé par d'autres devoirs » et qui « réussit à peine, privé de toute aide scientifique, à assurer la direction générale » ; M. Mauss, 1913, *op. cit.*, p. 823.

91. R. Verneau, 1919, *op. cit.,* p. 555.

92. *Ibid.*

93. *Ibid.*, p. 559.

94. « Il ne pourrait donc bénéficier de la taxe que le jour où serait effectué son rattachement au Muséum, si ce rattachement avait pour conséquence de lui conférer l'autonomie financière dont jouit (depuis 1907) notre grand établissement d'histoire naturelle » ; lettre de René Verneau au ministère de l'Instruction publique, 17 septembre 1923 ; Archives du Musée de l'Homme, 2AM1 G1c.

95. Pour « l'École sociologique française, la guerre a été une tragédie qui emporta Durkheim, son fils André, et plusieurs collaborateurs de *L'Année sociologique* : Robert Hertz, Antoine Bianconi, Jean Reynier, R Gelly » ; Marcel Fournier, « Marcel Mauss, l'ethnologie et la politique : le don », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 19, n° 1-2, 1995, p. 59.

96. Verneau, 1919, *op. cit.,* p. 556.

97. « Presque tous les jeunes, qui, doués d'un bagage scientifique considérable, entraient dans la belle période de la production et dont certains s'annonçaient comme des maîtres, ont été fauchés [...], en même temps que le nombre de nos travailleurs diminuait, notre champ d'étude s'élargissait considérablement du fait de la nouvelle extension prise par notre empire colonial [...]. Il faut donc recruter de nouveaux élèves, constituer des laboratoires, faire appel aux pouvoirs publics pour réorganiser toutes les sciences anthropologiques. Nous n'avons pas en France de Musée d'ethnographie digne de ce nom ; nous n'avons pas de laboratoires spécialement dédiés à l'étude des indigènes ; la sociologie n'existe pas chez nous. Le grand public ignore tout de nos recherches ; il faut donc que les savants fassent de la publicité, car une science ne peut devenir populaire que par la vulgarisation » ; Marcel Mauss, « L'état actuel des sciences anthropologiques en France » (résumé d'une communication en 1920 à l'Institut français d'anthropologie), *L'Anthropologie,* n° 30, 1920, p. 153.

98. L'idée de « musée laboratoire », développée par Paul Rivet et Georges-Henri Rivière au cours des années 1920-1930, s'inscrit dans cette tradition.

99. Georges-Henri Rivière dira de René Verneau qu'il était alors un « professeur sénile qui venait une demi-heure par semaine au musée » ; Georges-Henri Rivière, « Conférence à l'Américan Women's Club », 9 mai 1930 ; Archives du Musée de l'Homme, 2AM1B1.

100. Paul Rivet et Georges-Henri Rivière, « La réorganisation du Musée d›Ethnographie du Trocadéro », *Bulletin du Musée d'Ethnographie*, n° 1, janvier 1931, p. 3.

101. Voir notamment la section consacrée aux juifs dans René Verneau, *L'homme, races et coutumes*, Paris, Larousse, 1931, p. 275.